

Quand les théâtres font le zèbre à Limoges...! 7^e festival international des francophonies

Émile Lansman

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lansman, É. (1991). Quand les théâtres font le zèbre à Limoges...! 7^e festival international des francophonies. *Jeu*, (58), 126–135.

FESTIVAL INTERNATIONAL DES FRANCOPHONIES
HAUTE-VIENNE / LIMOGES / LIMOUSIN
28 SEPTEMBRE / 13 OCTOBRE 1990

DRÔLES DE ZÈBRES



Drôles de zèbres...
quatre regards
myopes tournés
vers les méandres
du passé pour cet
étrange animal
hybride, élevé
au rang de dieu
emblématique,
et associé en plein
cœur de la savane
limousine au culte
d'un concept non
moins ambigu :
la francophonie.
Étrange
association...
et audacieux
slogan!

FESTIVAL

quand les théâtres font le zèbre à limoges...!

7^e festival international des francophonies

Limoges possède le privilège de rassembler chaque année, sous la bannière (zébrée?) de la francophonie et pendant près de trois semaines, des artistes venus d'horizons multiples, emportant dans leurs bagages le fruit d'un travail créatif original, une faim de donner (et de recevoir), une soif de se faire (re)connaître, et surtout une dose (plus ou moins massive) de frustrations engrangées quotidiennement et qui leur donnent envie de hurler d'abord, d'écouter ensuite. Parfois sous des formes étonnantes.

Car, si théâtre et francophonie sont les deux mamelles du Festival international des Francophonies, la directrice Monique Blin et son équipe ne dédaignent pas quelques détours importants vers des expressions non verbales (et donc francophones par excellence) ou des métissages subtils.

Le Festival 1990 (septième édition) s'est ainsi ouvert sur les spectaculaires roulements de Doudou N'Diaye Rose et ses trente tambourinaires du Sénégal. En vedette, les redoutables « batteuses » qui n'ont rien à envier à leurs collègues masculins : rythmes saisissants, ruptures incessantes, mise en espace joviale mais soignée, voix mélodieuses et accrocheuses... Une belle entrée en matière prouvant que, si n'importe qui peut battre le tambour, seul l'artiste peut en tirer un vrai spectacle capable de communiquer à des spectateurs (parfois aux antipodes) le même enthousiasme et la même émotion.

définitions et différences

« J'aurais honte de dire que ne j'ai jamais lu Shakespeare... mais les intellectuels européens n'ont aucune honte à déclarer qu'ils ignorent tout à fait les œuvres essentielles de la littérature africaine. Voilà ce qui nous différencie! » Propos doux-amers (mais ô combien réalistes) d'Henri Lopès, poète et romancier, ancien Premier ministre du Congo Brazzaville et actuellement haut fonctionnaire à l'Unesco. Avec, en écho, la judicieuse mise en garde de la jeune et sympathique Werewere Liking: « Il ne faut pas prendre notre présence ici et notre volonté de connaître ce que font les autres pour de la soumission. Nous sommes tout à fait capables, au contraire, de mesurer la propre soumission (involontaire) des Européens par leur ignorance de nos cultures. » Ou encore de cette constatation (naïve mais sincère) d'un important journaliste culturel parisien débarquant pour la première fois à Limoges à l'occasion d'une table ronde et se demandant publiquement : « La France ne serait-elle pas le Centre du Monde? » Sans commentaires!



Des artistes sénégalais :
«Doudou N'Diaye Rose et
ses [...] tambourinaires.»

Longues palabres, débats ambigus sinon creux dans la difficile recherche d'une définition de cette ou de ces francophonies. Existe(nt)-elle(s)? Est-ce bien important? N'est-ce pas avant tout un prétexte à rencontre, échange, communication? La richesse n'est-elle pas de découvrir, comme dirait l'ami zaïrois, Pius Ngandu Nkashama, ceux avec qui, dans cette grande mouvance humaine, on peut partager des idées, des préoccupations, des projets? Peu importe leur langue maternelle... même si le fait de pouvoir se parler en français facilite drôlement les rapports. Aurions-nous jamais pu aller au-delà des sourires amicaux et de quelques gestes de cordiales convenances avec des auteurs comme Sony Labou Tansi, Laurent Owondo ou David Jaomanoro si nous n'avions trouvé dans la langue française les mots pour nous comprendre, confronter nos idées... et en fin de compte nous apprécier?

En cela, rendons grâce au Festival international des Francophonies. Chaque cure annuelle permet de débousoler les certitudes, les points de repères, les images toutes faites. À condition d'avoir la volonté d'ouvrir les yeux, de tendre l'oreille et d'être prêt à embarquer, sans complaisance mais aussi sans *a priori*, dans des projets bousculant les habitudes.

Car passer, comme cette année, de *Madame Louis 14* à *la Folle du Gouverneur* en transitant par *Concert Party* ou *1 place Garibaldi* a de quoi surprendre le plus averti des spectateurs. Dépaysement, oui; folklore non. Aujourd'hui en pleine vitesse de croisière, le Festival remplit à la fois ses vocations de lieu d'accueil et de création, avec tous les risques que cela comporte mais aussi la richesse de la connivence et de grandes joies quand la mayonnaise prend.

parcours de femmes

Point de fil conducteur entre cette vingtaine de spectacles et lectures. Il ne faut cependant pas creuser bien loin pour voir poindre, sous diverses formes, un thème qui a envahi le roman depuis longtemps et qui gagne à présent le théâtre, notamment dans ses rapports Sud-Nord : la difficile quête d'une identité nouvelle pour ceux qui ne sont pas vraiment d'ici, plus vraiment de là-bas... les racines

démangées et la tête émondée.

L'édition 1990 restera cependant essentiellement marquée à nos yeux par la prégnance des visages féminins. Destins puissants, poignants... et sans concession.

Avec *Singuè Mura*, Werewere Liking (Cameroun/Côte-d'Ivoire) réussit à concilier une forme d'expression très africaine (chœurs, rythmes, danses très «physiques») et la théâtralisation d'un récit qui percute les murs de la (bonne) conscience comme un boulet de canon enrobé d'humour. Modèle d'identification pour les villageoises qui rêvent d'émancipation, Singuè Mura (jeune intellectuelle bardée de diplômes, promue à des responsabilités et des honneurs inhabituels) ne peut donner d'enfants à son mari (et donc à sa belle-famille). Déchirement, déchaînement des passions... allant jusqu'au meurtre/suicide parce que «telle une antilope, elle porte dans ses sabots les causes de sa propre mort». Destin cruel qui se révélera encore davantage à travers l'aveu de zones d'ombre dans le grand livre du passé : viols, duperies, avortements... «le prix que paie une femme pour ne pas être qu'une pondeuse».

Si le propos est fort, la forme l'est souvent tout autant. Werewere Liking parvient à se libérer d'un manichéisme moralisateur, si ce n'est çà et là un bout de discours édifiant dont on pourrait faire l'économie. Ainsi, par exemple, le personnage particulièrement attachant de la belle-mère (Ngo Biyon Bi Kuban), coincée entre amour et tradition. Ou encore ces femmes du village, veuves de leur propre désir d'émancipation qu'elles n'ont pu assumer pleinement, et pourtant incapables d'accepter dorénavant sans rechigner la réalité d'un quotidien qui tente de les confiner dans le cocon séculaire de la soumission sans identité.

Théâtre du geste et de l'image, résolument moderne sur fond de rituels traditionnels, *Singuè Mura* (cosigné par Werewere Liking, Bomou Mamadou et Binda Ngazolo) tient aussi par la qualité des interprètes (les petits sorciers sont... divins) et par l'intégration judicieuse de diverses formes théâtrales.

À quelques milliers de kilomètres d'Abidjan, la Québécoise Lorraine Pintal semble avoir été bouleversée par son approche (très personnelle) de *Madame Louis 14* à travers diverses lectures : Roger Duchêne, Jean Cordelier, Saint-Simon et, surtout, *l'Allée du Roi* de Françoise Chandernagor. Rien à voir avec l'image habituelle *made in France* de la «Veuve Scaron», mais au contraire un portrait incarné, intériorisé, immergé dans la plus profonde intimité de la Femme plutôt que de la femme publique.

Soutenu par une scénographie sophistiquée (et parfois un peu envahissante) et des musiques électroniques générées par du matériel savamment intégré au décor, le spectacle exige un écran dans lequel la comédienne peut, physiquement et mentalement, se métamorphoser en Madame Louis XIV et obliger chaque spectateur à faire fi des images stéréotypées qu'il porte dans sa propre mémoire pour se laisser prendre par la main à la rencontre d'un personnage à la fois tragique et envoûtant.

Cet écran existait à Montréal, où nous avons pu voir le spectacle une première fois. À Limoges, il n'en fut pas tout à fait de même, et la pièce a été diversement ressentie par le public français, quelque peu perturbé surtout par le parti pris du contenu mais pourtant unanime (à partir de la deuxième représentation) à louer toute la fougue et le talent de Lorraine Pintal. Elle aura en tout cas semé un doute dans de nombreux esprits peu habitués jusque-là à s'apitoyer sur le sort de la «Maintenon».

Parcours de femmes encore avec *la Folle du gouverneur*¹ de Laurent Owondo (Gabon). Un parcours beaucoup plus hermétique, suggestif, allégorique. Bomongo, enfant, a assisté au meurtre du

1. Le texte de la pièce est publié en Belgique par les Éditions Promotion Théâtre et distribué au Québec par les Éditions du Levain. N.d.l.r.



gouverneur Guillaume Desenclos par son épouse. Après avoir éliminé tous les prétendants, il voudra épouser Tchémoyo mais, incapable de lui faire l'enfant tant attendu, il mourra à son tour... Deux visages de femmes, deux visages de l'Afrique : une Afrique « ancienne » (veuve Desenclos), celle de la colonisation; une Afrique « nouvelle » (Tchémoyo), née de l'indépendance et malmenée par les petits prétendants qui tentent de la posséder. « Deux Afriques, mais une seule Terre-Mère immortelle car Tchémoyo/Veuve Desenclos font partie de la même histoire, du même rêve... ou du même cauchemar. »

Servi par la remarquable complicité dramaturgique de Robert Angebaud, une scénographie et des éclairages de premier plan, et donnée dans une interprétation de bon niveau, cette tragédie moderne et volontairement ambiguë se déguste à pas feutrés dans un tourbillon d'images bercées par un chapelet de paroles à la fois poétiques et incantatoires. Chant fondamental, rite de vie et de mort, d'espoir et de fatalité, autour de l'arbre tendre-tendre en décrépitude... un arbre dont la présence prégnante s'incruste au fond des mémoires comme un signe intangible.

Professeur d'anglais à Libreville, Laurent Owondo réussit une entrée remarquée dans le giron des auteurs dramatiques africains. Avec *la Folle du gouverneur*, il impose un texte d'une grande puissance poétique, sans concession, jouant subtilement sur l'allégorie et la symbolique, même si l'on peut parfois regretter, au fil d'un enchaînement verbal aux sonorités séduisantes, une carence de points de repère permettant un accès plus aisé du propos fondamental.

luth, blues et cabaret

Oreilles échaudées craignent musiques traditionnelles : longueurs répétitives, absence de lignes mélodiques, variations difficilement perceptibles pour les non-initiés qui ont fait le tour de tout ce qu'ils pouvaient culturellement retirer après un quart d'heure de concert... *Rabeb*, par l'Ensemble



Singué Mura de Werewere Liking, B. Mamadou et B. Ngazolo, par le Ki Y Mbock Théâtre de Côte d'Ivoire. Un «théâtre du geste et de l'image, résolument moderne sur fond de rituels traditionnels». Photos : Y. Lapeyre.

Musical de la ville de Tunis, c'est tout le contraire. La qualité et la variété des pièces interprétées (répertoire et créations), leurs sonorités originales et contemporaines, et surtout la virtuosité instrumentale de ce quintet dirigé par Anouar Brahem, forcent l'admiration. Une heure et quart de vrai bonheur, de vibration, d'émotion, de sérénité, de paix, de rêve, d'intériorisation... De quoi recharger les batteries (francophones?) dans un marathon festivalier!

Quelques décibels de plus, par contre, pour *Cris et blues* des Ontariens Marcel Aymar, Marc Cholette, Jean-Marc Dalpé et Sylvain Lavoie. «Je viens d'un pays où un chanteur engagé, c'est un chanteur qui a un *job*...» Le ton est donné. Galeries de portraits caustiques, féroces, caricaturaux, parodiques. Construction, à petits coups de pinceaux, d'un tableau magistral d'une certaine société nord-américaine coincée dans ses contradictions, entre force et faiblesse, trépidation et désœuvrement, richesse matérielle et pauvreté culturelle.

Et pourtant, «au-delà des gestes, il n'y a que l'amour» et «sous la surface des choses, il y a toujours le mystère, même dans le plus petit fait divers.» Dalpé le «diseur», l'homme de théâtre, le poète du quotidien, et ses trois complices frappent avec des poings remplis de rimes et de rythmes et assènt des coups chargés d'humour, de tendresse, d'émotion sur un monde américain vu à travers une loupe de dérision et de déraison. Images fortes, soutenues par une musique accrocheuse et des vers aux accents français. Il est vrai que «le Franco-Ontarien vit avec une stéréo dans le cerveau» : «Notre langue était dans nos poches, mais nos poches avaient des trous!» *Cris et blues*, c'est avant tout un énorme hurlement de solitude collective, baigné dans une poésie-blues-rock qui prend aux tripes sans avoir l'air d'y toucher.

Réception moins enthousiaste, par contre, pour *Concert Party*. Non pas que Azé Kokovivina manquât de talent. Mais cette forme hybride (sans doute fort proche des soirées-cabarets de jadis

où se mélangaient contes, musique, chansons et humour douteux) n'a de valeur que dans son contexte et tombe quelque peu «à plat» devant un public qui ne réagit que peu ou pas. Quant au brave Azé, il semble moins à l'aise dans cet exercice en groupe que dans un rôle d'amuseur public où il excelle. Avec sa voix de canard, ses mimiques indescriptibles, ses regards faussement inquisiteurs, il manie l'humour «premier degré» comme Lendl le manche de raquette, et est capable de déridier une momie qui a bu quelques verres de punch.

Même déception à l'égard du spectacle *le Petit Maugein et le baobab*. Si les deux musiciens Miquèu Montanaro (France) et Konomba Traoré (Burkina Faso) parviennent à faire vibrer leurs musiques en harmonie parfaite en conjuguant étonnamment piano à bretelles et balafon, les récits de Claude Alranq (des nouvelles contemporaines souvent adaptées, hélas!, de manière très réductrice) sont peu convaincants, et la mayonnaise ne prend qu'à de trop rares instants.

Projet ambitieux et louable pourtant que de vouloir à la fois unir et confronter des langages porteurs de différences pour voguer à la recherche d'une expression commune, nouvelle, métissée, tutoyant humblement quelques bribes d'universalité. Mais Claude Alranq ne semble pas avoir cette humilité... Dommage!

le poids des mots et la force du silence

Le Théâtre du Campagnol est connu dans le monde entier par le spectacle et surtout le film *le Bal* (Ettore Scola). On doit cependant également à cette talentueuse troupe de la banlieue parisienne bien d'autres spectacles témoins d'un travail empreint d'une grande sensibilité, d'une recherche dramaturgique originale et toute en nuance.

Avec *1 place Garibaldi*, son directeur, Jean-Claude Penchenat s'est largement plongé dans le tiroir aux souvenirs pour ressusciter des bribes d'enfance. Petits lambeaux de temps et d'espace accrochés



au revers d'une ritournelle ou définitivement emprisonnés dans le regard enflammé d'une star crevant l'écran d'un cinéma de quartier quelque part à deux pas du cœur de Nice. Époque mythique où l'enfant en culotte courte, débordant d'un imaginaire débridé, découvrait, perplexe, au contact d'un grand frère, les étranges rites de l'amour... avant d'en goûter les plaisirs.

Grande fresque intimiste gorgée de références musicales et cinématographiques, farcie d'humour et de tendresse, ce spectacle ne fait qu'une partie du chemin vers le spectateur. À lui de se laisser emporter dans cette valse lente au pays ambigu où le théâtre et le cinéma font fi de toutes frontières. Il oubliera alors les quelques incontestables longueurs, comme une nostalgie des petits bonheurs dont on ne voudrait jamais voir la fin.

À Limoges, la première séance de *1 place Garibaldi* fut un véritable triomphe pour Jean-Claude Penchenat (l'auteur et le metteur en scène) et sa troupe. La seconde... nettement plus réservée, sans raison apparente. Magie du théâtre, art vivant et donc fragile par excellence. Plutôt rassurant en fin de compte.

Quoi de plus francophone... qu'un spectacle muet? Né d'une rencontre entre le Théâtre de la Marmaille (Québec) et le Teatro dell'Angolo (une troupe italienne à qui on doit un extraordinaire *Robinson & Crusoe*), *Terre promise/Terra promessa* raconte (notamment au jeune public) l'histoire de l'humanité à travers le parcours d'une grosse pierre, témoin passif et silencieux de vie et de mort, d'amour et de haine, de misères et de joies.

Mise en scène originale, éclairages spectaculaires, manipulation audacieuse des objets et des corps. Nino d'Introna, Daniel Meilleur, Graziano Melano, Giacomo Ravicchio et Monique Rioux proposent une intéressante initiation au langage visuel et à la symbolique du signe théâtral, qui n'échappe cependant pas toujours au risque du genre : à force de vouloir tutoyer la simplicité, on

La Folle du gouverneur
de Laurent Owondo du
Gabon : «Deux visages
de femmes, deux visages
de l'Afrique [...] «Deux
Afriques, mais une seule
Terre-Mère immortelle.»
Photos : Y. Lapeyre.



finit par frôler le simplisme et la banalisation. L'évocation allégorique des périodes plus contemporaines résiste moins à l'analyse, et les protagonistes se retrouvent tout à coup quelque peu prisonniers d'un parti pris dramaturgique érigé en système.

Reste cependant que *Terre promise* brise quelques barrières enfermant trop souvent encore les productions destinées au jeune public. Et avec talent en plus, ce qui ne gâche rien!

Placers d'Élie Stephenson (Guyane) aborde l'émancipation sociale à travers la quête du duo infernal : fortune et pouvoir. Avec en prime quelques couplets sur la justice, les inégalités, et le poids des préjugés vus notamment du côté de la bourgeoisie créole (pour qui la fraternité est «une maladie pour les imbéciles»). La pièce évoque en fait le formidable «rush aurifère» qui a bouleversé, durant toute la deuxième moitié du XIX^e siècle, non seulement l'économie mais plus largement tous les fondements de la société guyanaise pourtant fortement ancrée dans des structures hiérarchiques de classes et de «couleurs». Une histoire sans prétention, mêlant réalité et légende, par une troupe sympathique, pleine de santé et de bonne humeur, mais dans une forme théâtrale fort approximative, hélas!

banc d'essai et magasin d'écriture

Le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) a largement contribué à faire découvrir l'intérêt et la richesse des lectures dans le cadre du festival de Limoges. Les prestations de Michel Garneau et de René-Daniel Dubois restent notamment gravées dans les mémoires de ceux qui se retrouvent chaque année au rendez-vous fixé dans la capitale de la porcelaine.

Après avoir participé à l'opération «Pièces en transit»², le Belge Jean-Claude Idée a créé un «Magasin d'écriture théâtrale» (M.E.T.) à Bruxelles, et s'attache à valoriser des textes contemporains à travers leur mise en lecture.

Comme en 1989, le M.E.T. a donc présenté quatre œuvres placées sous le thème générique (et parfois fort lointain) de l'exil. *Le Neveu d'Einstein*³ ouvrait la série : un texte original, drôle et efficace de l'auteur wallon Yvon Givert, qui révèle un personnage hors du commun : Albert Stein, raté pathétique mais néanmoins entreprenant, usurpant sans vergogne une parenté avec le célèbre homme de science quasi homonyme, pour trouver de quoi alimenter les chroniques de la *Gazette du Zilberstein*, un minable journal qu'il dirige. Déjà lue (de manière fort discutable) à Bruxelles, lors des deuxièmes Nocturnes, la pièce a été remise en lecture (beaucoup plus sobrement) avec une nouvelle équipe de lecteurs. Un *liffing* complet qui semble, cette fois, avoir convaincu davantage le public présent.

Dans *les Filles du 5, 10, 15 €*, la Canado-Libanaise Abla Farhoud a largement projeté une part de sa jeunesse déracinée, à travers la vie quotidienne de ces deux sœurs coincées dans un magasin trop petit pour leurs rêves, pour leur soif de vivre, pour leur rage de dire «Non». Texte intéressant par son thème, émouvant aussi mais relativement linéaire et déforcé à la fois par un revirement d'attitude de l'un des personnages, trop rapide pour être crédible, et surtout par une fin trop prévisible. Il n'en reste pas moins l'impression d'une auteure talentueuse capable de (bien) parler de liberté, de déracinement, de solitude.

Autre auteur sympathique et attachant, Camille Adebah Amouro (du Bénin) voyait sa première pièce, *Goli* (en langue fon : le chemin du retour ou le chemin à l'envers), lue publiquement par une

2. Voir le compte rendu de cet événement dans *Jeu* 56, 1990.3, p. 61-74. N.d.l.r.

3. Cette pièce est publiée dans la collection «Théâtre en Tête» des Éditions Promotion Théâtre. N.d.l.r.



«Placiers d'Élie Stephenson (Guyane) aborde l'émancipation sociale à travers la quête du duo infernal : fortune et pouvoir.»
Photo : Y. Lapeyre.

équipe européenne (passablement inégale), avec tous les risques d'une telle entreprise. Théâtre politique au premier degré, mettant en scène les acteurs habituels du drame africain : pouvoir corrompu, population opprimée et résignée, jeune intellectuel revenant au pays avec des projets égalitaires (et donc subversifs). L'œuvre, par sa fable quelque peu manichéenne et empreinte (au premier degré) d'une fonction de théâtre-miroir à peine voilée, est d'un intérêt dramatique tout relatif, mais révèle ici aussi une écriture intéressante. Un auteur africain qui pourrait surprendre agréablement dans un avenir proche.

Enfin, *Simon et son piano*, du Français Jean-Pierre Amette nous a profondément assoupi dans une inquiétante et inexplicable indifférence. Notre voisin, quant à lui, ronflait majestueusement. De là à en tirer une conclusion, il y a un pas que nous ne franchirons pas.

émile lansman*

*Émile Lansman est directeur des Éditions Promotion Théâtre de Belgique, dont il sera question dans un prochain numéro de *Jeu*. Deux pièces publiées par cette maison d'édition ont été présentées en 1990 au Festival international des Francophonies. Outre le texte que nous publions ici, Émile Lansman a signé deux articles rendant compte de la 7^e édition du Festival dans *le Peuple de Belgique*. N.d.l.r.